

L'apocalypse zombie atteignit Lille un samedi matin. Il s'apprêtait à sortir pour acheter du pain pendant qu'elle regardait les informations télévisées en buvant son thé, encore en pyjama. Tandis qu'il laçait ses chaussures, elle lui lança :

« Fais attention dans la rue, il paraît qu'il y a des dégénérés qui se jettent sur les gens, c'est plutôt flippant ! »

Elle grimaça devant l'image retransmise en direct sur l'écran.

« Ne t'inquiète pas, je prends ma bombe anti-agression. »

Elle pensait lui suggérer de prendre plutôt le katana qui leur servait de décoration depuis leur voyage au Japon, mais il était déjà parti.

La bombe anti-agression ne lui fut d'aucune utilité. La boulangère, plus pâle que d'ordinaire, lui tendit une baguette de pain encore tiède. Lorsqu'il s'en saisit, il remarqua qu'elle portait un pansement au bras. Taché de sang. La blessure ne devait pas être très belle à voir. Il n'eut pas l'occasion de s'informer sur son état de santé. À peine eut-il croisé son regard qu'il comprit qu'elle n'allait pas bien. Ses yeux injectés de sang étaient animés d'un éclat animal, les pupilles dilatées, et sa peau était devenue grise et terne. C'en était presque effrayant, mais pas autant que le grognement inhumain qu'elle poussa.

Il eut un mouvement de recul, malheureusement insuffisant pour le mettre hors de danger. La boulangère s'agrippa à son bras et enfonça ses dents avides dans la chair tendre.

Quelques coups hésitants se firent entendre à la porte. Elle quitta son canapé pour aller ouvrir.

« Tu as encore oublié tes clés ! soupira-t-elle. D'ailleurs, tu en as mis du temps pour aller chercher le pain. Qu'est-ce que tu... »

Elle se figea. Sur le palier se tenait un homme — son mari, à première vue — au teint anormalement pâle, bien qu'il fût difficile de clairement le constater étant donné la quantité de sang dont il était couvert.

Elle lui claqua la porte au nez dans un sursaut de panique et attendit, haletante. Mais qu'attendait-elle, au juste ? De se réveiller de ce mauvais rêve ?

Tremblante, elle colla sa joue contre la porte et risqua un coup d'œil à travers l'œilleton. Il était toujours là. Son image déformée par le grand angle de vision aurait pu sembler comique, d'autant plus qu'il tenait toujours la baguette de pain entre ses mains, mais elle ne ressentit qu'un frisson de terreur.

La télévision, toujours allumée, laissa échapper les mots « apocalypse » et « zombie ». Ses yeux tombèrent sur l'étagère pleine de livres où un ouvrage sembla se détacher des autres, *Le guide de survie en territoire zombie* de Max Brooks, qu'elle avait lu avec beaucoup d'amusement. Sa bouche s'emplit d'un goût amer. Son compagnon était-il devenu un vrai zombie ? Vu la quantité de sang dont il était couvert, il avait dû s'attaquer à un voisin sur le chemin du retour. Dans ce cas, pourquoi ne s'était-il pas jeté sur elle pour lui dévorer la cervelle ? Et pourquoi n'essayait-il pas d'enfoncer la porte pour l'atteindre ?

Elle lui parla à travers la porte mais n'obtint aucune réponse. Elle le voyait ouvrir la bouche mais les seuls sons à sortir étaient des gémissements et grognements inquiétants. N'importe quel film, livre ou série sur les zombies dirait qu'il ne faut jamais ouvrir la porte à un zombie si on tient à la vie. Seulement voilà, quand il s'agit de la personne qui a partagé votre vie durant les cinq dernières années, la décision est un peu plus difficile à prendre.

Après moult réflexions, elle décida d'ouvrir la porte et de voir ce qui se passerait. Ce qu'elle fit, d'abord en entrebâillant lentement le battant. Il ne tenta pas de forcer le passage et restait sagement à sa place, sur le paillason affichant « Bienvenue ». Quand l'entrée lui

ouvrit les bras, il s'avança d'un pas maladroit vers elle, qui reculait. Mais pas de hurlements, pas de grognements bestiaux, pas de mains tendues vers elle avec avidité. Rien de tout cela. Il lui tendit machinalement le pain.

Elle sentait son cœur battre à tout rompre et son esprit s'échauffer. Mais il n'y avait visiblement pas de quoi tuer un zombie. Du moins pour l'instant.

Durant les jours suivants, elle organisa sa survie. Après avoir barricadé porte et fenêtres, elle laissa la télévision allumée sur une chaîne d'informations en continu afin de suivre ce qui se passait à l'extérieur. Les journalistes se firent de plus en plus rares et la plupart des images diffusées provenaient de leurs caméras laissées à l'abandon au milieu d'un troupeau de zombies affamés. À la radio, quelques fréquences émettaient des appels au secours jamais très distincts. Elle n'avait pas fait de réserve de nourriture pour tenir un siège, et elle craignait de vite arriver à court, elle décida donc de rationner ce qui lui restait. Pour le moment, l'eau et l'électricité avaient l'air de fonctionner normalement, bien qu'elle évitât de boire l'eau du robinet. Quant à lui, il restait debout et la suivait partout où elle allait, sans la quitter des yeux. Elle avait bien essayé de lui donner à manger mais la nourriture humaine ne semblait pas l'intéresser. Et elle ne semblait pas non plus l'intéresser en tant que nourriture, ce qui était une bonne nouvelle. Alors que tous les zombies à l'extérieur pourchassaient les derniers êtres humains, lui restait simplement là à la regarder. Le virus zombie ne paraissait pas l'avoir contaminé totalement, mais elle n'était pas vraiment sûre de savoir pourquoi.

Elle avait rassemblé tout ce qui pouvait servir d'arme, finalement très peu de choses. De plus, couteaux de cuisine, piques à brochettes en acier et sabre japonais l'obligeraient à des affrontements au corps à corps, ce qui restait dangereux. Elle mit de côté lampe torche, corde, couteau-suisse et autres outils en prévision d'une sortie qu'elle savait inévitable.

Les journées se succédaient, mornes et tristes. Son compagnon ne l'avait pas mordue lorsqu'elle avait essuyé le sang séché sur sa peau. À son contact, elle avait même aperçu l'ombre d'un sourire éclairer son visage blafard. Son regard, quoique un peu vide, n'était pas si différent. Elle y percevait la même nuance de tendresse qui l'animait lorsqu'il la prenait dans ses bras. C'en était douloureux de le voir ainsi immobile et muet alors que toute son âme semblait dirigée vers elle. C'en était frustrant d'effleurer sa peau glaciale avec chaleur alors qu'il n'était plus capable d'aucun geste affectif envers elle. Il semblait coincé dans une sorte d'entre-deux où ni l'humain ni le zombie ne prenait réellement le pas sur l'autre. Pourtant, puisqu'il n'était pas complètement transformé en créature sanguinaire à l'heure actuelle, il y avait probablement un espoir pour que son humanité reprenne entièrement le dessus.

Le moment arriva où elle termina sa dernière ration de pâtes. Le cauchemar avait commencé depuis près de dix jours, et il semblait y avoir moins de mouvement dehors. Elle s'équipa pour sortir, des vêtements près du corps comme le conseillait le *Guide de survie*, ses armes de fortune à portée de main, son sabre au clair. Elle s'était constituée une armure en carton pour protéger ses bras et ses jambes d'éventuelles morsures, ce qui ne serait pas d'une efficacité à toute épreuve, mais qui était mieux que rien. Elle s'assura qu'elle n'émettait aucun bruit en marchant puis sortit du refuge. Son compagnon insista pour venir, ou plutôt, lui fit comprendre qu'il tenait à venir avec elle. Cela s'avéra être une assez bonne idée puisque, n'étant ni vraiment zombie ni vraiment humain, les autres zombies ne lui prêtaient aucune attention. Ils ne semblaient pas comprendre la situation et n'osèrent pas

s'approcher. Les plus téméraires reçurent un coup de katana en travers du crâne qui les mit hors d'état de nuire.

L'étrange duo parvint tant bien que mal à atteindre un supermarché éventré. Les vitres étaient brisées et la plupart des rayons renversés, il ne restait plus grand-chose d'utile. Elle dénicha pourtant quelques boîtes de conserve ayant roulé sous des étagères, ainsi que quelques autres denrées comestibles. Elle détourna les yeux face aux cadavres écervelés qui jonchaient le sol. Des relents de chair en décomposition lui enserraient la gorge et elle ne s'attarda pas.

L'idée lui vint alors qu'un soir, n'ayant rien à faire à part chercher le sommeil, elle ouvrit un livre et commença à lire afin d'apaiser son esprit. Il était assis à côté d'elle — une posture qu'elle avait eu du mal à lui faire adopter, mais elle n'en pouvait plus de le voir debout. Puis elle se mit à lire à voix haute, ce qui la rassurait puisqu'elle n'avait véritablement entendu aucune voix humaine depuis un long moment. Il s'agissait d'un passage du *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux, qu'ils avaient toujours mutuellement apprécié. Alors que les mots roulaient sur sa langue, elle sentit son partenaire tressaillir. Elle arrêta sa lecture pour le dévisager. Une petite larme avait perlé au coin d'un œil, et son regard était tout attendri.

Stupéfaite, elle se redressa puis alla chercher un autre livre. Un ouvrage de Terry Pratchett qui les avait toujours fait hurler de rire. Elle parvint ainsi à récolter un sourire, et même une sorte de hoquet pouvant être assimilé à un début de rire. Toute la nuit, elle lui fit ainsi la lecture de plusieurs extraits tirés de tous les livres de leur bibliothèque. Chaque lecture déclenchait en lui un nouveau ressenti, une nouvelle émotion. Chaque livre avait quelque chose à lui réapprendre et chacune de ses réactions était plus humaine que la précédente. À présent, son regard était vif et expressif, son visage semblait avoir retrouvé l'usage de tous ses muscles. Il souriait, il hochait la tête, il frissonnait, il fronçait les sourcils ou les relevait d'étonnement. Il ne parvenait pas encore à s'exprimer convenablement mais marmonnait des syllabes plus proches de la parole humaine que du gémissement zombie.

Elle aussi avait enfin retrouvé le sourire. Elle n'avait peut-être pas toutes les réponses à ses questions, mais avait trouvé la solution au problème. Lui faire la lecture éveillait visiblement des émotions en lui, ou ravivait d'anciens souvenirs. Cela semblait prendre enfin le pas sur le virus zombie, qui lui ne connaissait point tout cela. Elle ne se l'expliquait pas encore avec précision, toujours est-il que cela s'avérait plutôt bien fonctionner pour le moment.

Mais à présent, il lui fallait plus de livres.

Elle s'équipa encore mieux que la première fois. Son armure était renforcée, ses armes aiguisées, et son sac était rempli de quelques outils et provisions. Elle allait entrer en plein territoire ennemi et la moindre erreur lui serait fatale.

Elle étudia une carte de la ville et décida qu'il serait moins dangereux de circuler dans les lignes de métro. Ainsi il n'y aurait pas de risque d'embuscade et plus de visibilité si sa lampe tenait le coup. De plus, les zombies affamés étaient probablement remontés à la surface où il y avait plus de pitance.

Elle partit donc très sûre d'elle, ce qui n'était pas un état d'esprit propice à rester alerte, et qui n'était pas non plus recommandé par *Le guide de survie en territoire zombie*. Elle parvint au métro sans encombre, toujours escorté par son partenaire qui semblait plus que jamais vouloir la protéger. Les autres zombies l'évitaient, ne sachant toujours pas à quelle espèce il appartenait.

La vitre du métro fut brisée d'un coup de marteau très bruyant qui attira les zombies alentours. Elle se chargea de séparer leurs têtes de leurs corps de plusieurs coups vifs et précis. Pour le moment, aucun d'entre eux n'avait réussi à la mordre ou la griffer. Puis elle s'engouffra dans la brèche et avisa les rails. C'était une drôle de façon d'emprunter le réseau souterrain, songea-t-elle. Après avoir balayé le terrain de sa lampe torche, elle se mit en route, sabre au clair, les sens en alerte, lui toujours à ses côtés.

Elle déchantait très vite en sortant du métro. La Grand Place était aussi bondée qu'un samedi après-midi, mais il ne s'agissait ni de touristes, ni d'habitants faisant leurs emplettes, ni de badauds se promenant sans but. Les zombies déambulaient, la plupart d'une démarche maladroite, les plus mal en point en rampant sur les pavés. La place elle-même était dans un triste état. Les tables et chaises des terrasses avaient volé en éclats, ou bien volé tout court, et jonchaient le sol. Des voitures s'étaient encastrées dans les façades, et les unes dans les autres. Un énorme 4x4 gisait inexplicablement les quatre fers en l'air sur l'escalier du Théâtre du Nord. C'était un véritable champ de bataille qu'elle aurait traversé sans problème avec une cape d'invisibilité. Pour l'heure, elle se contenta de se glisser sous les voitures afin d'approcher au plus près l'immense librairie qu'elle visait et qui n'était pas si loin que cela. Son compagnon la suivait en marchant parmi les zombies qui ne lui prêtaient guère attention.

Tandis que, arrivée à proximité de la librairie, elle se demandait comment passer, tous les zombies se tournèrent d'un seul mouvement vers l'autre extrémité de la place. Ils s'y précipitèrent en grommelant et en tendant les bras, certains piétinant leurs congénères au sol. En quelques secondes, la voie fut libre et dégagée. Elle saisit cette chance inespérée, quitta sa cachette et se jeta vers les portes vitrées du magasin qui gisaient à terre. Un bref coup d'œil en arrière lui apprit que les zombies avaient trouvé une victime dont ils ne feraient qu'une bouchée. Le hurlement du survivant le lui confirma, et annonça ainsi qu'il n'en était plus un.

La librairie était complètement dévastée. La moquette disparaissait sous les livres et les étagères renversées. Quelques morts-vivants traînaient encore leur carcasse çà et là mais ils avaient des difficultés à rester bien debout sur le tapis de livres instable.

Elle ne perdit pas de temps et ramassa les livres qui lui parlaient le plus. *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire, *Les Contemplations* de Victor Hugo, *Le vieil homme et la Mer* d'Ernest Hemingway, *Siddharta* d'Hermann Hesse, *La Ferme des animaux* de George Orwell, *Les Nouvelles extraordinaires* d'Edgar Allan Poe, *Bilbo le Hobbit* de J. R. R. Tolkien, *Les Chroniques Martiennes* de Ray Bradbury et bien d'autres. Elle entraîna son compagnon vers le fond du magasin, dans une petite salle vitrée où étaient installés des fauteuils. Elle ferma la porte et la bloqua en faisant tomber une étagère en travers. Puis elle commença à lui faire la lecture jusqu'à la tombée de la nuit.

« J'ai très soif. »

Elle se figea. Elle aussi avait très soif après ces longues séances de lecture, et elle s'apprêtait à sortir sa bouteille d'eau. Elle fixa son compagnon, qui la fixait. Son regard était très humain, elle l'aurait même qualifié de normal. Tout comme la couleur de sa peau, son expression, sa posture. Et surtout, sa voix douce et profonde qu'elle aurait reconnue dans n'importe quelle circonstance. Cette voix qui lui avait tant dit, raconté, confié. Qui lui avait tant dit qu'il l'aimait.

Elle prit son visage entre ses mains et le regarda droit dans les yeux. Des larmes roulèrent sur ses joues.

« C'est bien toi ? hoqueta-t-elle. Tu... tu es revenu ? »

Il lui sourit et essuya ses joues.

« Bien-sûr que c'est moi ! J'ai un peu la migraine, mais je suis là. Grâce à toi. »

Il la serra dans ses bras.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-elle encore sous le choc. Pourquoi tu ne m'as jamais attaquée alors que tous les zombies ont mangé ou transformé pratiquement tout le monde ?

— Mes souvenirs sont un peu flous, comme dans un rêve, mais je me rappelle avoir mangé quelqu'un en rentrant chez nous, le jour où j'ai été mordu. Seulement, quand je t'ai vue, je me suis souvenu de qui j'étais et de qui tu étais. Je ne pourrai jamais faire de mal à celle que j'aime de tout mon cœur. »

Émue, elle ouvrit la bouche pour répondre mais elle fut interrompue par un bruit sourd. Ils sursautèrent. De l'autre côté de la vitre, des zombies s'étaient amassés et les observaient, collés à la paroi. Ils se bousculaient et tendaient leurs mains crochues vers eux. Ou plutôt, vers elle. Encore une fois, ils ne semblaient pas se préoccuper de lui.

Ils reculèrent vers le fond de la pièce, comme deux pauvres créatures au fond d'un bocal.

« Je crois que c'est la fin, dit-elle, tremblante. »

Il lui saisit la main.

« Mais non ! Regarde-moi, je suis bien vivant et bien humain ! Et ils ne me regardent même pas. Les zombies ne s'attaquent pas entre eux, donc je dois être vacciné puisque j'ai déjà été mordu.

— Oui mais ce n'est pas mon cas ! »

Il la serra contre lui et releva son menton.

« C'est mon amour pour toi qui m'a sauvé. Si tu m'aimes, tu n'as rien à craindre. Je m'occuperai de toi comme tu t'es occupée de moi. Je t'aiderai à retrouver ton humanité !

— Ils vont me dévorer, pas me griffer ! C'est trop tard...

— Et si c'est moi qui te contamine ? suggéra-t-il. Le virus zombie doit être encore un peu dans mes veines.

— Comment le savoir ?

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir. »

Elle sentait la panique avoir raison d'elle. Le katana était à leurs pieds, elle le ramassa et le lui tendit.

« Promets-moi de te défendre.

— Je te le promets ».

La vitre se lézarda. Les hurlements des zombies faisaient vibrer l'air.

Ils échangèrent un regard triste et plein d'espoir. Il lui effleura la joue.

« Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. »

Il l'embrassa. Elle sentit ses dents se refermer sur sa lèvre tandis que la vitre volait en éclats. La horde de zombie se rua dans la salle de lecture.